

Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messager suisse
Band: 32 (1986)
Heft: 9

Buchbesprechung: Un homme est assis

Autor: Meuron, Jean Léonard de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Poème népalais

Observer le silence
Observer ensuite, fixement, le blanc
de ses yeux
Le battre en neige
En saupoudrer l'Annapurna

Un homme est assis

Cette nouvelle a été écrite - alors -
par un Suisse de l'étranger

le 14 avril 1983
à Tiger Tops, Népal

Un homme est assis.

Cette constatation, qui pourrait difficilement être plus vague, laisse libre cours à l'imagination brodeuse du lecteur, pour peu qu'il en ait, ou éveille en lui, soucieux du détail, l'exigence intempestive d'une description précise de la scène qu'une simple phrase ne saurait que laisser floue en son esprit.

L'homme a-t-il les jambes croisées ? Fume-t-il une pipe de Bruyère ou un cigare de Havane, prise-t-il du tabac hollandais ? Quelle est son apparence physique ? Est-elle avenante ou monstrueuse et cadavérique ? A quoi songe-t-il ? Quel but poursuit-il dans cette position assise ?

Ces questions, justifiées sans doute dans un monde mathématique et individualiste, ne trouvent ici pas de réponse. Car s'il s'agit d'"un homme", c'est qu'il pourrait aussi bien être question d'un homme autre et qu'il ne s'agit nullement d'une femme. Et si la phrase va jusqu'à dire que l'homme est assis, cela signifie qu'il est non pas debout, couché ou à quatre pattes, mais bien assis.

A savoir si l'homme est conscient de sa posture, s'il vit cette position assise, s'il en comprend le sens profond et la conséquence directe... Cela est peu probable. Car s'il est assis, c'est qu'il « a été assis ». Le

sujet présumé n'est somme toute qu'un objet.

C'est un homme sans nom, ou plutôt, au nom interchangeable et sans importance. Quand il se lèvera, quand il « aura été levé », devrions-nous dire, sa démarche sera anodine, quand il parlera, quand on le fera parler, sa voix sera blanche et sans accent. Les mots proférés n'auront pas d'importance.

A l'observer dans sa position assise, floue et inexplicable, à le voir exister, « être existé, consumé », il nous apparaît comme un pion anonyme qu'une main étrangère bouge sans cesse sur un damier de fortune — une balle éponge qui rebondit sans relâche sur les parois de sa boîte hermétique — un de ces minuscules points noirs que, du haut des tours, l'on voit se mouvant agglomérés les uns aux autres et que l'on nomme « hommes » en les désignant du doigt.

Après ce bref intermède, visant à donner au lecteur un aperçu léger des lois régissant et sévissant dans le monde de notre propos, nous reprenons le cours de notre récit. Cette entreprise comporte, nous en convenons, un danger certain pour le lecteur et pour l'auteur car, comme pour tout cours d'eau important, il vient toujours un temps où le cours du récit doit se jeter dans l'immensité d'un océan noir et indomptable.

Un homme est assis. Bientôt, il se lève. Il marche. Il mange. Il parle. Il marche. Il mange. Il parle. Il se couche.

Bientôt, il se lève. Il marche. Il mange. Il parle. Il marche. Il mange. Il parle. C'est au cours d'une de ces journées planifiées, minutées par la routine que notre homme fit, sous l'influence de l'énergie cosmique, une expérience qui provoqua un

tournant décisif dans son existence — ainsi que dans le cours de notre récit — et que James Joyce appellerait « épiphanie ».

Les nuages oranges et crèmeux, percés çà et là par les rayons du soleil, projetaient alors des faisceaux argentés à travers le bleuté de l'espace. Comme d'accoutumée, la terre tournait sur elle-même d'un mouvement giratoire et décrivait une ellipse élégante autour de la masse du soleil. Les étoiles filantes filaient sans relâche et les sept sphères résonnaient harmonieusement.

Au sol, plongé dans cette atmosphère céleste, l'air stagnait, lourd du gargouillis de la rivière au tournant de laquelle se tenait... un homme.

Un homme avait dormi. Bientôt, il s'était levé. Il avait marché. Et maintenant, il avait faim et n'avait rien à se mettre sous la dent. Devant tant de beauté, devant l'opulence infinie de ces astres dansants, devant la fraîcheur de ces mets scintillants, l'homme ne pu désobéir aux lois routinières de sa vie qui lui ordonnaient de se nourrir.

Le miracle se produisit : son regard morne et éteint s'illumina soudain d'une lueur vitale et tendant les bras vers le ciel embrasé, les doigts écartés pour le mieux caresser, il mordit à pleine dent dans les grappes d'étoiles, avala le lait ambiant, se rassasia de ces Nourritures Célestes. La terre, qu'il ne connaissait pas auparavant, l'aidait à présent dans son ascension, l'élevant vers les cieux de sa chair amoureuse.

Ensuite, il parla. Mais pour ne dire plus aucune banalité. Il parla de la Terre et du Ciel et d'un homme nouveau, né du mariage de ces derniers, d'un homme connaissant la saveur de la vie, la sensation du sable sous ses pieds et du vent dans ses cheveux, d'un homme appelé Jonathan, car dès lors, son nom avait pris de l'importance.

Jean Léonard de Meuron